

Gaïa

Et le berger

Pierre Fosséprez

Je voudrais m'excuser auprès des gens raisonnables...

J'aurais voulu écrire quelque chose qui puisse plaire à tout le monde. A vraiment tout le monde... Quelque chose d'universel. Uni vers Elle ?

Comme le bonheur.

Mais ? Le bonheur... Le bonheur absolu, l'être radieux, universel, est partout. Pourtant. Qui le voit ? Ce Dieu à qui les hommes ont octroyé soixante-douze noms différents. Et ils se battent entre eux pour ces noms-là, et les points de vue qui les accompagnent. Chacun défendant une couleur d'un arc-en-ciel sans voir que c'est le même arc-en-ciel ! Le même Dieu...

J'aurais voulu dire que, cet inconnu que l'on appelle Dieu, c'est le bonheur absolu. L'absolu du bonheur, infini et créateur. Que le bonheur est créateur et la création conduit au bonheur. Je voudrais dire que, Dieu ce n'est pas la poule avant l'œuf ou l'œuf avant la poule. Mais les deux à la fois. Dans le même temps !

Je sais : ce n'est pas raisonnable !

Alors, je voudrais m'excuser, auprès des gens raisonnables...

Les gens raisonnables trouveront des similitudes, entre ces pages et celles d'autres auteurs. Normal : quand le temps vient d'une connaissance, cette connaissance apparaît en plusieurs lieux. Les gens raisonnables ne trouveront pas dans ces quelques pages, de structure. Normal : ma vie n'est pas structurée ! On ne pourra jamais traduire un feu de Bengale par un feu de stationnement ! Mais c'est ma vie, quand bien même elle paraîtra improbable...

Ces gens raisonnables, aussi, ne trouveront pas ici de raison. Mais le bonheur ne connaît rien de la raison ! D'ailleurs, d'un très grand bonheur, ne dit-on pas un bonheur fou ? Le bonheur est amoureux. Et il n'y a d'autre moyen que l'amour pour l'apercevoir.

J'aurais bien voulu, du fond du cœur, montrer le bonheur. Mais d'un mot peut-on faire comprendre un sens et son contraire ? Alors ? Du bonheur ? Ces quelques pages ne sont qu'un peu de bonheur. Et puis c'est tout.

Ma prétention n'est que de chercher à partager ces bribes de vie avec ceux qui sauront les lire. Et il y en a. Si si : beaucoup ! Des gens, parfois, dont les gens raisonnables disent qu'ils ont perdu la raison. Parce que, ces gens-là, un instant, ont oublié de travailler pour vivre. Et vivent pour travailler. Travailler à marcher. Non après le temps qui passe. Non. Travailler à marcher dans les pas du bonheur.

Pour ces gens-là, ces quelques pages sont comme une escarbille envolée d'un immense feu de joie. Perdue dans les immensités de solitude. Qui n'attend qu'un souffle pour mettre le feu aux herbes sèches des habitudes.

Alors, pour ces gens-là, je veux bien courir le risque de me faire démolir par les gens raisonnables.

Pour un sourire.

J'étais pauvre, aveugle et sourd.

Non, mais moi, je dis ça, c'est une image !

Bon, d'abord : a-t-on jamais vu un berger riche ? Puis, quand je dis que j'étais aveugle et sourd, c'est que ce qui coule de source est transparent. Ce qui est lumineux est invisible, parce qu'aveuglant.

Alors, quand on me disait : «tu sais, elle est complètement folle de toi !», moi, dans ma tête de piaf, je me disais : «oui mais oui madame...».

Une Déesse peut-elle être amoureuse ? D'un berger ?

Bien sûr... Quand je vois ses grands yeux langoureux. Quand elle se précipite vers moi du plus loin qu'elle puisse m'apercevoir. Puis qu'elle ne me quitte plus, quoi que je fasse, en courant à mes côtés. Quand je vois son sourire, et que je la caresse.

Bien sûr...

Puis, tout à coup, je lui ai demandé, à la chienne berger allemand : «, Gaïa ? C'est ça que tu essaies de me dire ? C'est ça, que je ne voulais pas voir ? Et j'ai mis vingt ans, pour revenir là où tout avait commencé ! Dis-moi ! C'était donc ça ? Tu es... amoureuse ?».

Je lisais dans ses yeux noirs. Graves. Ce sont mes brebis, qui m'avaient appris à écouter. Et je comprenais en un éclair. Gaïa. Terre Mère. Nourricière Universelle. Déesse du Monde. Gaïa est amoureuse.

Ne pleure plus, ma belle, ne pleure plus : ça inonde le monde et ça fait pleurer mon âme ! Ne pleure plus, je t'ai retrouvée. Je suis là. J'arrive !

- Mon cheval ! Mon épée ! J'y retourne !
- Où cela ?
- Chasser le Dragon, cette idée, j'ai un avantage : je sais où il niche.
- Ah oui ? C'est la meilleure ! Et il niche où, le «dragon», s'il vous plaît ?
- Dans le cœur des gens.

II

J'aurais dû comprendre, pourtant, il y a tant de temps. Je revois ces photos prises de moi, il y a... si longtemps. J'avais un an. Des photos où l'on me voyait, dans une petite ferme, avec un mouton. Un chien, et un moineau.

Le moineau, surtout, m'avait impressionné en regardant ces photos. Parce que je n'en avais conservé aucun souvenir... Et puis parce que le premier livre que j'aie pu lire, enfant, s'appelait *Pierrot l'ébouriffé*. Et que c'est mon nom. Et que je suis ébouriffé.

Que faisait-là ce moineau, juste sous mon nez, attendant calmement que mon père prît la photo ?

Plus tard, au collège, je me désintéressais royalement des études. Sauf quand il s'agissait d'aider un camarade de classe qui ne comprenait pas : alors je devenais premier. Sans blague : moi, premier en mathématiques ! Elle est bien bonne !

De façon plus ordinaire, je regardais par la fenêtre. Une craie me frappait à la tempe :

- Pierrot ! Encore dans la Lune ! Ce n'est pas ainsi que vous réussirez dans la vie !
- Chiche !

Alors, mes études ont traîné un peu, en brumeuses arabesques, pour obtenir un illusoire diplôme. Je cherchais un métier qui puisse me rapprocher de la nature, sans succès. Puis, les opportunités de la vie aidant, cela a été comme une illumination ! Evidemment ! Voilà ce qui me convient : je veux être paysan ! Mes parents étaient contents... J'ai passé les diplômes. Puisque tout passe par là aujourd'hui. Comme une simple formalité. Puis nous avons trouvé le Paradis. Si si : sur Terre !

Une colline. Une rivière magnifique, avec des îles, et un bois, où j'aurais voulu être gosse. C'était tellement beau ! Un ruisseau à saumon. Des prés, des arbres et des champs ; sauvages.

Et puis sont venues des vaches, d'abord, prises en pension, parce que je n'avais pas le rond. Et des moutons. Puis mes brebis. Mes premières brebis à moi. Mais je n'avais jamais vu la moindre brebis, avant. Là où j'avais appris, il n'y en avait pas. Sinon ce mouton, sur la photo !

Alors, j'ai appris. Avec elles...

III

Avec les anciens, aussi, j'ai appris : l'art de caresser la terre. Je les écoutais pendant des heures, à la veillée, raconter leur métier d'antan. Paysan.

Une perche de frêne, coupée à la lune morte de novembre, fendue en quatre, puis oubliée dans un coin. Quand elle était bien sèche, «Monsieur Octave» l'équarrissait à la hache pour transformer le quartier en carré. Puis, en tirant de ses deux mains sur sa plane, il arrondissait les angles. Et finissait avec son couteau de poche...

– Mais comment fait-on, pour un manche courbé, comme celui d'une fourche ?

– Oh ben, on prend un arbre qui a poussé comme ça, disait-il en désignant la courbe de la main.

Et puis, quand je lui demandais ce que cela pouvait prendre de temps, de façonner un manche. De scier en deux à la main, une perche de châtaignier de neuf mètres, pour en faire les montants d'une échelle. De fabriquer une roue de brouette. Combien de temps? Invariablement, Octave me répondait :

– Oh ben : un coup'e d'heures !

Il me montrait son art de faire le jardin. Immense. Le jardin, mais l'art aussi.

Selon les besoins, il fauchait un carré de pré qui continuait le jardin sous les arbres fruitiers. Ensuite, avec une houe taillée pour un colosse, il sarclait la terre pour la débarrasser du pelon. Il bêchait. Ameublissait le tout avec son croc, puis reprenait sa large houe, pour ouvrir une tranchée. Là, au fond de la tranchée, il amenait le fumier, puis recouvrait le tout de terre, pour faire une butte.

Sur la butte, il venait avec ses semences. Ou ses plants. Et à chaque plante, il disait :

– Allez ! J'ai tout préparé bien comme il faut : maintenant tu n'as plus qu'à pousser. Allez ! Pousse petite plante !

C'était magique ! C'est avec eux : Octave, Georgette, Louis et Robert, que j'avais planté mon premier carré de betteraves fourragères. Tout un champ. Tout à la main. J'apprenais.

Et puis, j'appris bien d'autres choses aussi. C'est que le Louis, le fils de Georgette, il était appelé «le sorcier», dans le village. Mais, n'est-il pas d'ancienne tradition que les bergers soient un peu sorciers ? Ou, sourciers ? J'appris cela aussi : faire parler une baguette de coudrier, et trouver l'eau.

IV

C'était la saison des foins. J'avais été donner un coup de main chez des voisins, là-bas. Gustave et Yvonne. Gustave, sur son antique tracteur ressemblant à une immense sauterelle, fauchait l'herbe en chantant à tue-tête. Moi, avec la patronne, je rassemblais le foin fané la veille, au râteau. Pour faire les "rambelles", enivrés des parfums mêlés des herbes fanées, de houlque odorante et de menthe sauvage. Grillés par le soleil, sous le chapeau de paille.

Vers les cinq heures, nous irons "faire migeot" : une soupe de pain trempé dans de l'eau et du vin, avec du sucre, et servie bien fraîche. C'est pour donner un coup d' fouet, disaient-ils. Il faudra finir de former les andains, pendant que Gustave pressera le foin avec cette presse basse densité, hors d'âge, mais qui tournait toujours sa manivelle sans faiblir. Il faudra charger les bottes sur la remorque, ensuite. Puis les grimper là-haut, tout là-haut, sur le fenil. Dans la chaleur suffocante sous les pentes du toit, dans la poussière de la fenaison. Bien sûr, il y en aura toujours qui trouveront ce travail débile d'abrutissement. Et certainement, j'ai exécuté plus tard ce même travail pour des quantités bien plus importantes, avec tellement moins d'efforts ! Seul.

Mais ce dépassement de soi dans l'effort pour un travail partagé en commun, pour préparer les stocks de nourriture nécessaires pour nos animaux, n'apporte-t-il pas... autre chose ? Une ivresse ? Quelque chose qui pourrait ressembler à quelques pas de bonheur, laissés en empreintes dans la neige durcie de nos sentiments ? Non, vraiment : je me suis beaucoup amusé avec mes jolis matériels. J'en ai beaucoup bavé, aussi, avec ces foutues machines qui nous feraient dire que nous sommes sur Terre pour en voir de toutes les couleurs ! Quelle horreur !

Mais ce dépassement de soi, que j'ai pu vivre dans tant d'autres situations, parfois dramatiques. Au combat. Ce chemin-là ne nous parlerait-ils pas... d'amour ? D'abandon. Et de se vouloir meilleur...

De bonheur, finalement. De se sentir si tant en vie !

V

Un vieux clown demande à un petit garçon :

- Comment tu t'appelles ?
- Marcel, M'sieur !
- Sans blague ! Comme mon frère Joseph !

Marcel et Joseph, roses et ronds avec leurs queues en tire-bouchons, étaient mes premiers cochons. Il fallait les voir, avec leur gueules hilares, fouir la terre dans le pré pour chercher les petits vers. De succulentes racines. De délicieuses châtaignes et des tas de glands, plus tard, quand le soleil saluait l'automne. Oh, ils m'ont fait courir aussi, les bandits ! Ils n'étaient pas toujours d'accord avec mes intentions et n'en faisaient qu'à leur guise, suivant leurs nez qui les transportaient de délices en caprices ! Mais cette face éclatante de cochon heureux, je m'en souviendrai plus tard. Pour utiliser les complémentarités des animaux entre eux. Les spécificités des plantes. La richesse des différences. Plutôt que de ne viser que le maximum de rendements, qui ne laissent qu'un minimum d'argent au paysan. Oubliant de chercher un maximum de profits, pour un minimum de temps passé. Dépassé.

Je chercherai d'autres valeurs. Il me faudra des années et des déboires ! Mais je découvrirai cette harmonie entre l'homme et la nature. Un équilibre où l'homme, oserai-je le dire ? C'est un peu gros ! L'homme... Joue avec ses animaux ?

Dans cet apprivoisement-là, il n'est point besoin de réveil pour se lever la nuit, et savoir. Quand une brebis à besoin d'aide pour son agneau. Pour savoir, une brebis coincée sur le dos, qui ne peut se redresser. Et même, où elle se trouve, en peine ! Mais qui me croira ? Est-ce que je l'ai cru, moi, quand un paysan à qui je demandais : « Comment sait-on ? » me disait : « On le sait ! ». Point. J'ai eu à apprendre, pour comprendre. Simplement parce que personne, jamais, ne comprends autrement que sur son propre vécu. Qui dit le contraire ment. Ou n'a pas compris !

Mais voici la fin de l'hiver. Les cochons rassasiés et gras font leur sieste. La dernière.

Demain sera jour de diète : c'est la fête du cochon. Des voisins viendront. Bonjour jambons et côtelettes, pâtés et rillettes, boudins noirs et réveillons ! Et la joie, la gratitude aussi, essence du monde, dans nos assiettes !

- Eh mais ! Tu manges !
- Mais Pierrot, il n'y a que chez toi que je mange !

VI

Je m'en allais au bois, la tronçonneuse sur l'épaule. C'est que, je n'étais pas bien épais, dans ces premiers temps. Et manipuler cette tronçonneuse à bout de bras me paraissait être à la limite de mes forces. Je coupais les arbres morts, qui ne manquaient pas. Ou, pendant l'hiver, en période de pénurie, des perches de frêne. Le frêne est le seul arbre qui brûle vert : sa sève, une fois chaude, s'enflamme comme du pétrole. Je prélevais l'écorce des bouleaux dont certains troncs pourrissaient dans le bois. Oh ! Ce n'est pas que je veuille faire des attelles ! L'écorce de cet arbre, après avoir été trempée dans l'eau, forme des plâtres légers et résistants. Mais comme allume-feu, l'écorce de bouleau n'a rien à envier à nos modernes cubes pétrochimiques !

Je me souviens, au tout début sur ce Domaine qui me paraissait immense, une vieille paysanne avec qui je me promenais dans le vieux chemin, qui avait vu mes petits tas de bois, préparés pour l'hiver. Je me souviens, juste.

Un sourire. J'avais compris.

J'ai appris. Et à force d'éreintantes journées, mes forces ont bien été obligées de s'adapter.

C'est dans ce bois aussi, sur le coteau vers la rivière et ses îles, que je m'étais trouvé bloqué avec le tracteur et sa remorque. C'est le maquignon a qui j'avais pris les bêtes en pension qui me l'avait prêté, ce gros tracteur bleu un peu vétuste. Et puis une remorque, pour rouler le bois, et un girobroyeur, pour faucher les refus laissés par les animaux. La remorque était chargée de bois. Il m'avait fallu reculer et je me suis trouvé bloqué, entre les arbres. C'est que, je n'avais jamais mis les pieds sur un tracteur, avant ! J'étais allé chercher Louis. Il a manœuvré. Nous avons remonté le bois. Mais après ce coup-là, j'ai appris à manœuvrer. A en faire peur, plus tard, aux gens !

– Mais tu vas te tuer, mon pauvre Pierrot, à passer là !

– Meuh non, t'inquiète pas : je connais ma bête !

Sérieusement, est-ce que je pouvais avouer que, entre-temps, j'avais appris ?... Oh non : ce n'est pas ce que l'on pourrait croire ! J'avais appris, à écouter. Oui, je sais : il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre. Et je reste parfois complètement bouché à l'émeri ! Mais au moins, j'essaie. Enfin, je crois.

VII

Nom d'un sac !

Les vaches s'éparpillent partout, passant au travers des clôtures sans même se donner la peine de s'élever un peu ! C'était la course aux fils de fer barbelés, pour tenter de les contenir. Oh, en temps ordinaire, elles étaient bien sages et ne me voulaient aucun mal. Il y avait même une vieille Normande qui avait vêlé, dans le pré. Je m'étais occupé du veau, juste sous le nez de la vache, qui renflait mes cheveux en craignant pour son petit.

Je m'étais bien fait charger, quelquefois, beaucoup plus tard, en donnant un coup de main à des amis pour poser les boucles d'identification, obligatoires. Quelle idée, aussi, d'aller embêter des bêtes un peu sauvages qui ne comprennent rien à cette torture que l'on veut faire subir à leur bébé, «pour son bien». Les cornes parfois ne passaient pas loin, et il me fallait charger à mon tour en hurlant, moi, une bête dix fois plus lourde que moi, pour ne pas nous faire embrocher ! Mais quand mes intentions étaient sereines, c'est-à-dire : pas pour poser des boucles, jamais je n'ai été menacé ! Par contre, lorsque le camion arrivait dans la cour et qu'il fallait rentrer les bêtes pour les trier, un vent de folie soufflait sur le Domaine. Un ouragan emmenait les clôtures !

Un jour funeste, il me manquait une vache. Après avoir cherché partout, je finis par la trouver. Dans le fond du vieux chemin, gonflée et les pattes en l'air. Elle avait mangé trop de glands, sa gourmandise l'avait rendue folle et elle était passée sous la clôture ! Morte. Nous avons dû la tirer avec le tracteur, dans un étrange cortège funèbre, pour l'approcher du chemin, que l'équarrisseur puisse venir la chercher.

Cela m'était arrivé un autre jour, aussi, qu'il me manque une vache. Mais ce jour-là, la coquine avait traversé la rivière à la nage. C'est que, de l'autre côté, appelait un beau Prince ! Nous avons bien rigolé, et laissé faire la nature.

Pendant tout ce premier hiver, avec une brouette, je portais le foin aux bêtes. Je façonnais mes premières auges et râteliers. Mes premières barrières et clôtures. Pour mes premières brebis, que le maquignon m'avait procurées en payant d'avance la pension des vaches et des moutons. Puis un jour, en revenant de la ville, je découvris un mot sur la porte de la bergerie. Seize brebis m'attendaient là. Et, surprise ! Entre les pattes trottaient un agneau, juste né. Le premier ! Adam.

VIII

Sac de blé.

L'été suivant, j'avais été donner un coup de main à la fête du village. La fête de la batteuse. C'est sûr, c'est pas moi qui allais porter les sacs ! Oh la la !

Était-il si loin ce jour où, effondré sur un pile de sacs de cinquante kilos que j'avais à charger, j'avais éclaté en pleurs en demandant : «Mais Bon Dieu, quand ? Quand est-ce que je vais avoir la force de les porter, ces foutus sacs ?». Quand je n'aurais plus à les porter ?

C'est que, tout était livré en sacs : les aliments et les compléments pour les animaux. Les engrais ou la chaux, pour la terre. Puis, plus tard, je me suis organisé pour prendre les aliments en vrac. Les engrais en balles de cinq cents kilos. Même le foin et la paille étaient manipulés avec le tracteur. Quand il ne me faisait plus rien d'attraper un sac par terre, et d'un élan de le poser sur l'épaule. Mais à la fête de la batteuse, je rencontrais des gens. Je retrouvais cette ambiance conviviale et bon enfant du travail partagé. J'apprenais aussi, des choses oubliées.

C'est après la fête que Norbert était venu me voir, ce deuxième automne. Ils sont venus avec Christian et Dominique, les fils de Norbert, et Bernard, un jeune voisin. Ils avaient organisé le travail avec des matériels de démonstration, prêtés par un concessionnaire. J'avais acheté l'engrais et la semence. Bernard est venu avec son épandeur, mettre l'engrais. Deux gros tracteurs sont arrivés. L'un avec une charrue. Un modèle à trois socs, non-stop. C'est-à-dire que le corps de charrue, tenu par de fortes lames de ressort, s'efface devant les roches qui lui feraient obstacle, et qui plieraient le bâti, avec un autre matériel, dans ces conditions difficiles. L'autre avec un combiné : une herse animée par le tracteur, et un semoir, attelé derrière la herse, sur des bras qui lèvent, à l'aide de vérins hydrauliques, le semoir au-dessus de la herse. Pour manœuvrer en bout de champ, ou pour le transport sur la route. En un rien de temps, mon premier hectare de blé était semé !

Mais je me souviens. Je me souviens très bien, ce soir-là, en remontant à pied le chemin qui conduisait à la maison, je m'étais dit : «Je voudrais bien pouvoir rendre à d'autres, en mieux, ce que j'ai reçu !». Petite phrase anodine qui me conduira loin. Très loin. Trop loin ? Jusqu'après la guerre, là où il faudra tout reconstruire.

IX

Il me fallait changer les brebis de pré, ce beau jour de printemps. Elles étaient impatientes, là-haut. Il me manquait encore bien des clôtures, cette année-là. Aussi, aussitôt la barrière ouverte, elles se sont mises à courir, dans tous les sens. J'ai bien tenté de les rattraper. J'ai dévalé la pente, sauté le ruisseau. Puis, je me suis effondré, assis dans l'herbe, dans le pré du voisin, à court de souffle.

– Y a pas, il me faut un chien !

J'ai cherché. J'ai trouvé. Un border collie arlequin. Une petite boule de poils, blanche et rousse, maquillée de noir. J'ai emmené ma petite boule de poils, elle avait quatre mois, à la rencontre des brebis. Le troisième jour, elle a trouvé ça très drôle, et a commencé à leur courir derrière. Ce n'était pas précisément ce que j'attendais d'elle. «Bon, me dis-je, il va falloir commencer son éducation...»

En me promenant sur le Domaine, je commençais donc à lui apprendre la vigilance. En me cachant dès qu'elle ne faisait plus attention. Très vite, elle me cherchait, désespérée. Jusqu'à savoir toujours où je me trouvais. Je lui apprenais toutes ces choses indispensables au métier de chien de berger. L'arrêt, le pas. La gauche et la droite. Le saut. Lors de nos jeux, je lui expliquais qu'elle pouvait mordre le pantalon, mais pas pincer la peau en dessous. Et toutes sortes de petites choses, qu'elle emmagasinait du premier coup ! Ensuite, je retournais avec elle voir les brebis. Elle comprenait tellement bien ce que je pensais, que j'ai dû lui apprendre l'ordre, sonore ou gestuel, aussi. Sinon, dès que je pensais : « Il faudrait que je... », elle démarrait en trombe !

Nous discutons tout le temps, mon chien et moi. Parfois, c'était pour lui dire que je ne pouvais pas l'emmener, parce que j'allais surveiller l'agnelage. Et elle me regardait partir le regard triste. D'autres fois, nous allions préparer à manger pour les brebis.

– Ah ! Chouette ! Je vais en profiter pour voir si je ne peux pas attraper un rat ou l'autre. Tu m'ouvres la porte, s'il te plaît ?

Ainsi, alors que je posais un plancher et préparais le stockage pour les céréales et les aliments, au-dessus de l'étable, elle m'avait rejoint en grimpant l'échelle ! Mon travail fini, je suis descendu, puis je l'ai appelée ! «Saute !». Je voyais son regard désespéré : «Mais c'est haut !». Je suis remonté à l'échelle, l'ai caressée, puis je lui ai dit : «Regarde !». J'ai sauté les deux mètres. «Tu vois ! Toi aussi tu peux le faire. Allez, saute !»

Elle a sauté, et je voyais sa gueule radieuse d'avoir réussi.

X

Les agneaux naissaient. Et tous les soirs, nous rentrions les brebis, avec leurs petits agneaux. Mais un soir, cela n'avait pas manqué : une brebis avait fait face, à l'entrée de la cour, et roulé mon chiot par terre. J'ai attrapé la brebis, je lui ai fait faire demi-tour, face au chien, puis je lui ai administré une grande claque. Oh, pas méchante : juste de quoi lui faire sentir ma désapprobation. Puis je suis retourné consoler mon petit chien, en le prenant sur mes genoux.

– C'est pas grave, mon petit chien. Il ne faut pas se laisser faire. C'est toi qui as raison ! Tu vois, quand une brebis n'est pas d'accord, il faut lui expliquer. Tu comprends ?

Je repartais avec elle derrière le troupeau. «Allez, explique-lui !». Et boum, le chien démarrait en trombe, faire sentir ses quenottes dans la toison. Oh, sans jamais faire mal, elle les aimait trop ! Juste une claque, façon chien !

Je lui avais montré aussi, où saisir un agneau, pour le faire monter dans le camion. «Non mon chien, pas là ! Là, tu vois, juste au jarret...» Pas besoin de lui dire deux fois. Ou comment courir sur le dos des moutons serrés, pour les faire avancer là où ça coince, devant : «Passe dessus !». Que d'énervements évités ! Et, très calmement, les brebis ayant trouvé leur maître, s'exécutaient. Quand il me fallait administrer un traitement, c'est le chien encore, qui les gardait serrées, pour ne pas avoir à courir derrière. Pendant que je continuais mon travail, je les écoutais discuter. Le chien léchait le museau d'une brebis. Ou cajolait un agneau. S'il fallait soigner une brebis dans le champ, j'emmenais mon matériel dans mes poches. Eventuellement, une seringue protégée par un bout de tuyau d'arrosage, si j'avais à piquer. Ou un sécateur et de la pommade, pour une patte infectée. Le chien rassemblait les brebis au milieu du pré et les gardait sous son regard hypnotique, en face de moi. C'est une caractéristique propre à la race des border collies, de pouvoir contrôler les brebis du regard. Comme certains chiens de chasse se mettent à l'arrêt. J'attrapais la brebis malade et lui prodiguais mes soins, pendant que le chien montait la garde. A moins que je lui dise : «C'est bien, le chien !». Auquel cas elle savait que c'était fini pour elle, et m'attendait, couchée un peu plus loin.

Un jour, me promenant le long du lit de l'eau avec une amie, je lui montrais : j'appelais le chien, qui était resté à la maison. Une note stridente, pour porter à quatre cents mètres : «Je suis en bas, aux îles. Tu sautes là, je suis en dessous». Une autre note. Le chien saute juste à l'endroit prévu, sous le regard éberlué de mon amie, et dévale la pente vers nous. «Qu'est-ce qu'on fait ?» demande le chien.

– C'est rien, mon chien : juste un coup pour rien, pour montrer ! Promenons-nous, dans le bois tant que le loup n'y est pas !

XI

- Allô, Pierrot ?
- Oui ?
- Dis donc, on m'a demandé. Tu connais le son et lumière du Dorat ?
- Oui, bien sûr. Je n'ai jamais eu l'occasion d'aller voir, mais ce n'est pas l'envie qui me manque.

– Bon, ben voilà : cette année, ils jouent *Jeanne la pucelle*. Alors, ils voudraient faire passer des brebis dans ce théâtre de deux hectares, pour jouer la scène des bergers. Ils m'ont demandé si je connaissais un chien capable de faire ça alors, moi, à part le tien, je vois pas. Est-ce que tu pourrais venir avec ton chien ?

J'y suis allé. Puis, tant qu'à faire, j'ai joué. Toute la durée du spectacle. Le chien s'est trouvé à participer à d'autres scènes, aussi ; pour le début, et puis le final. Oh, les brebis étaient bien un peu récalcitrantes, lors des répétitions. Et le metteur en scène doutait sérieusement de ce rêve d'avoir un troupeau de brebis dans son spectacle.

- Ne t'inquiète pas : je vais les entraîner.

Je leur ai fait faire trois fois l'aller-retour, en suivant. Puis j'ai installé une mangeoire dans leur coulisse, derrière le décor. J'ai acheté un sac de granulés de luzerne ; c'est que ça a un grand nez, ces bêtes-là. Et la luzerne dégage un parfum qui porte loin. Enfin, le grand jour était arrivé. C'était la première ! Je démarrais le spectacle avec trois costumes sur le dos, n'ayant pas le temps d'en changer. A l'ouverture, j'étais à un bout de la scène, avec le chien et la maman de mes enfants. Après, je courais vers la scène centrale, pour la première scène, en costume de moine. Dès la fin, je sautais en bas, enlevais ma toge et courais rejoindre les brebis et mon chien, à l'autre bout. J'écoutais la musique. «C'est à nous !». Mes aides ouvraient les barrières. Je laissais filer cinquante mètres, et nous suivions. «Gauche !» Le chien conduisait les brebis vers les gradins. Je jouais la rencontre avec Jeanne enfant, et nous suivions les brebis, côte à côte. «Arrête !» Les brebis pâturaient sous le nez des spectateurs. Je jugeais du temps. Nous avons deux minutes et trente secondes. «Droite ! On rentre !»

Le metteur en scène était venu me voir, après le spectacle : «Pierre ! Je veux bien que tu maîtrises ton chien ! Mais plus jamais tu me fais ça ! J'ai eu trop peur que les brebis prennent la sortie !».

Ah bon ! Bon, c'est pas grave, j'irai tout droit. Mais le plus marrant, c'est que tout le monde était impressionné que le chien connaisse sa gauche et sa droite. Mais qu'il ne puisse pas m'entendre au milieu de ce chahut, personne ne l'a remarqué !

XII

C'est l'année où j'étais arrivé dans mon coin de paradis que le Gouvernement a changé. D'autres lois sont passées. Mes diplômes n'ont pas été reconnus suffisants. Il m'a fallu reprendre les études, pour pouvoir prétendre à quelques aides. Grossière erreur, hélas. Mais peut-on connaître, avant de les vivre, les erreurs présentées sur notre chemin ? Et peut-on savoir qu'il s'agit d'une erreur, tant que l'on n'a pas compris où elle se tient ? Je reprenais donc les études, en trois ans, vu que je ne pouvais pas me libérer à plein temps, en m'occupant de mes animaux, même si mon cheptel n'était pas encore conséquent. Certes, ces années m'ont permis de nombreuses et précieuses rencontres. Mais je me suis laissé entraîner sur la pente de l'intensification, où l'on travaille pour le crédit. Ainsi, j'ai commencé à dessaisonner mes brebis, et leur faire produire plus d'agneaux qu'elles auraient voulu.

Ensuite, j'ai intensifié l'investissement. J'avais déjà emprunté, pour acheter mes premiers matériels et un peu plus de brebis. Mon premier tracteur, tout pimpant malgré son grand âge. Le matériel de fenaison, et un épandeur à fumier, qui me permettrait, par l'échange de travail, de voir d'autres travaux réalisés chez moi.

Au bout de quelques années, j'investissais encore. Je faisais mes adieux à mon vieux coucou, avec lequel nous avons partagé tant d'efforts. Je construisais une vaste bergerie moderne. J'avais trois cents brebis, dont un tiers agnelait en contre-saison. Dans l'année, je vendais quatre cents agneaux. J'avais choisi un matériel performant, assez impressionnant, il faut bien le dire, en me disant que je pourrais l'utiliser chez des voisins pour le rentabiliser. Oui. On ne pense pas toujours à tout compter. Ce n'était pas un gros tracteur, Johnny. Non. Mais avec sa charrue non-stop à deux socs, il passait partout. Vraiment : partout !

– Ah ben mon vieux ! Jamais j'aurais cru que t'y serais arrivé ! Faut le voir pour le croire ! Allez, viens manger la soupe !

Petit sourire, pour cette fameuse soupe paysanne et son parfum de vérité. Pour la fierté du travail impossible, et pourtant réalisé, impeccable.

Oui. Mais non. Je n'y suis pas arrivé. Johnny est parti dans le camion. Les brebis aussi.

XIII

C'est qu'il m'est arrivé quelques bricoles. Juste l'année qui suivait mes investissements, les cours de l'agneau se sont effondrés d'un tiers. La maladie a suivi, qui me faisait perdre un agneau chaque jour, pendant trois mois. Un jour, il n'y avait pas eu de petit cadavre. Le lendemain, il y en avait eu deux. J'ai fait demi-tour. Je suis allé voir ma rivière. Assis là, devant les îles, je pleurais.

– Dis ? Si ce que je crois est vrai, fais-moi un signe ! Il doit bien y avoir un moyen ! Aussitôt, j'arborais un énorme sourire.

– Quoi ? Le sourire ?

Et j'éclatais de rire, sans plus pouvoir m'arrêter !

– Le rire ? Le rire est le propre de l'homme. Et le désespoir est une injure, pour celui qui croit !

C'est ainsi que je repartis affronter mes problèmes. L'année suivante, je rencontrerai celle qui deviendra la maman de mes enfants. Et je me battais. C'est pendant la guerre du mouton, que j'avais appris. Des bergers qui s'étaient levés devant les blindés. Un soir, j'étais allé voir un ami, avec ma vieille voiture rouge. Nous avons organisé la résistance. Et j'ai appris. Que la violence nous fait faire le contraire de nos propres convictions.

Je me suis acharné. Pendant dix ans. Enfin, ce n'est pas tout à fait vrai. Parce qu'il m'était arrivé d'autres bricoles : «Bientôt ce monde ne sera plus que scories. Dis-leur. Tu as encore beaucoup à apprendre. Travaille. Poursuis l'œuvre de Michel (Coluche). Ne te détourne pas...». Et en plus, il m'appelait «Fils» ! Cela fait beaucoup pour un seul homme.

Et c'est de ce jour-là que je n'ai plus été capable de m'occuper de mes brebis, ce qui n'a rien arrangé. Ainsi, un jour neigeux de janvier, j'ai laissé mes brebis. Mes enfants et leur maman. Ma famille et mes amis. Ma maison et mon coin de paradis.

Je suis parti en guerre. A la chasse au Dragon.

XIV

Je quittais le Limousin, où je n'étais pas né. Mais où j'avais poussé mes racines. Bon nombre de gens étaient venus m'y rejoindre auxquels j'avais transmis une maladie contagieuse : « la Limousinite ». Mais est-ce vraiment un hasard, si le Limousin se dit être « force de la nature » ? Au cœur de l'hiver, je m'en allais rejoindre le soleil. Je ne partais pas vaincu. Que non : je me sentais libéré, enfin. J'allais faire ce qu'il me semblait devoir faire, et j'avais entre les dents une rage de vaincre. Je voulais vivre ce que je voulais dire, plutôt que de dire ce que nous pourrions vivre. Faut dire que j'en avais accumulé, des responsabilités insignifiantes !

C'est en Camargue, que je l'ai rencontrée. Sur un rond-point, au milieu des voitures qui passaient, une jument grise pâturait les herbes sauvages. Un peu surpris par le tableau, je me suis arrêté.

« Bonjour ! »

Dédaignant mon salut, elle continuait à manger. Je me suis approché un peu : « Bonjour ! ». Elle me lança un regard distrait, puis condescendit à lever la tête.

- Bonjour, dit la jument. Que me veux-tu ?
- Rien de précis : ce n'est pas ordinaire de voir une jument sur un rond-point !
- Ah ? J'y viens de temps à autre, cueillir un dessert. Mais, ce n'est pas ordinaire, non plus, de voir un humain qui parle aux chevaux. Où as-tu appris ?
- Avec des brebis, loin d'ici. Mais je les ai laissées, pour essayer de conduire les gens.
- Tu n'es pas sorti du marais ! Ils font de grosses bêtises, à ce que m'a dit le vent.
- Oui. Tu veux jouer avec moi ?
- Jouer ? Tu me donnes l'air d'être un drôle de bonhomme ! A quel jeu veux-tu jouer ?
- Chasser le Dragon.
- Chasser le Dragon ? Tiens, quelle drôle d'idée. Pourquoi pas : cela peut être rigolo !
- Comment tu t'appelles ?
- Gé, et toi ?
- Pierrot, le berger. Mais dis-moi, Gé, c'est une Déesse ! Gaïa.
- De la Terre, oui, il paraît. Monte ! Je t'emmène.

XV

- Excusez-moi, monsieur. Je cherche à acheter une selle, et une bride.
- Pardon ?
- Je viens voir si vous pourriez me vendre une selle. Puis un bridon. C'est pour le cheval, là.
- C'est votre cheval ?
- Euh. Non. On s'est rencontré, puis on a continué la route ensemble. Alors, avec une selle, ce serait plus facile.
- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fou ! Et vous voulez la payer combien, ma selle ?
- J'ai ça, dis-je, en tendant mes paumes ouvertes et vides. Puis la jument, là. Il éclata de rire, en soulevant sa casquette et se grattant le poil :
- Viens boire un coup, mon gars ! Tu m'amuses !

Nous avons palabré un bon moment. De la Terre :

- Et tu me dis que tu as un Domaine, là-haut ? Je ne comprends pas comment tu as pu quitter ta terre !
- Est-ce ma terre ? Ou est-ce moi, qui suis à la terre ? Cette terre m'appartiendra, et à mes enfants, et aux enfants de mes enfants, tant que je lui appartiendrai. Tant que personne ne l'aimera plus que moi.

Nous avons déjeuné. Puis nous avons sellé les chevaux. C'était le mois de mai, déjà. Il m'a invité à visiter les flamands roses et les taureaux. Les chevaux sauvages et les marais de la Camargue. Le lendemain, nous fîmes nos adieux.

- Garde la selle et la bride, Pierrot : tu en auras plus besoin que moi.
- Merci.
- Tu n'as pas à me remercier. C'est celui qui donne qui devrait remercier. Surtout, pour un cadeau tel que celui-là : tu m'as déjà payé. Et largement encore.
- Alors, merci d'être !
- Vaya con Dios, berger. Et que la route te soit bonne !

XVI

C'est dans les plats pays, que j'ai reçu mon épée. Au mois de juin. Lors d'un rassemblement de cinquante mille résistants. Marcheurs. Là-bas, je voyais des gens pleurer, de s'être fait rouler. Je m'étais dit : «Je reste !». C'est un Prince Maure qui m'a donné mon épée. En me disant : «On ne meurt pas de faim. On ne meurt pas de froid. On meurt de misère !». Nous étions cinquante, à être restés. De là, des pays de l'eau aux montagnes du soleil, en passant par la Capitale et les campagnes, j'ai marché avec eux. Ceux qui n'ont pas de toit.

Je lançais une vaste opération, à partir de dessus la route, que j'avais appelée : *Bouquets de Fleurs*, lorsque les opportunités m'ont amené à les rejoindre. J'ai dû laisser tomber. Mais je sais que cette campagne a été réussie, un peu plus tard, par-delà la mer. Je remontais donc vers la Capitale, dans cette idée de semer partout dans la grisaille, des bouquets de fleurs. J'ai vu que la route qui m'y menait passait par chez moi.

Alors, en passant la frontière, à la fragrance de fougères et de châtaigniers de ma terre, j'ai pleuré : «Voici ma terre. Celle où j'ai poussé mes racines. Celle qui m'a fait aimer la Terre !».

J'ai retrouvé mes enfants, aussi. Ils avaient déménagé. J'avais mon fils aîné sur les genoux, quand maman a dit : «Papa, il a peur que tu te fasses tuer par le Dragon. Explique-lui, que tu ne risques rien.

– Meuh non, dis-je à mon fils. Tu vois, un Dragon, ce n'est jamais qu'un gros lézard qui se dore au soleil ! Et, quand il veut cracher du feu, il ne peut le faire qu'en tendant le cou, comme ça, vers l'avant. Il ne peut pas le faire vers l'arrière : ce n'est pas possible. Alors, évidemment, si tu as peur et que tu cherches à t'enfuir, là il te grille comme une saucisse sur la braise ! Mais moi, je mets mon blouson de cuir, que j'ai reçu des Compagnons, et puis mon béret, pour ne pas me faire griller le poil, au cas où. Puis je me lance vers lui à la course, et lui passe entre les pattes ! Puis je lui attrape le bout de la queue, qui, comme celle d'un lézard, est cassante. Alors, il me reste entre les mains, le petit bout de queue. Et le Dragon est très vexé, et il s'en va sans demander son reste !

J'ai retrouvé mes Compagnons de l'ombre et de la lumière. J'ai appris qu'ils montaient là-haut, le lendemain, en train. J'ai laissé la jument chez moi, puis je suis allé les rejoindre : ce n'est pas très pratique, comme bagage à main, une jument grise, même très jolie !

Plus tard, au mois d'octobre, je suis rentré chez moi, à Planteloup. Finie, la guerre. Parce que, rien ne sert de prêcher, il faut bâtir à point !

XVII

J'ai essayé, à nouveau, de m'occuper de mes brebis.

Ce n'était pas une mince affaire, vu que le voisin qui les avait soignées pendant mon absence, en comprenant qu'il ne pourrait pas récupérer le Domaine, ne m'avait pas laissé le moindre brin de foin, ni de paille. Et, évidemment, arrivé au mois de février, il n'y avait plus d'herbe. Et je devais trouver à manger d'urgence, pour compléter mes brebis qui devaient commencer à agnelier un mois plus tard. Ne sachant plus quoi faire, j'ai appelé la radio. Ils m'ont conseillé d'avertir la télévision. Et, dans l'heure qui suivait, une équipe arrivait dans la cour : la caméra, le micro et le reporter. C'était extraordinaire ! Moi qui depuis des années les priais, ces gens de la presse, pour montrer la misère des hommes, voilà que deux cent brebis qui pourraient bien avoir faim, émouvaient l'opinion publique. J'ai eu mon foin. Et de la paille. Et des aliments. Contrairement aux prédictions de mes proches, la solidarité est venue. D'un peu plus loin.

Pendant l'agnelage, je ne quittais plus la bergerie. Vingt heures par jour, je m'occupais des agneaux et de leurs mamans. Je ne nettoçais plus la maison. Je n'allumais plus de feu. Je restais avec elles. Jusqu'au bout. Au bout, c'était le mois d'août. Le jour de la vente aux enchères de l'ensemble de mes biens, demandée par le Crédit Agricole. J'étais déjà passé chez Christophe Dechavanne, pour son émission : *Du fer dans les épinards*, dont le sujet était : les banquiers sont des voleurs.

– Est-ce que vous ne pensez pas que le crédit vous a donné la pelle pour creuser votre trou ?

– Je pense que la précarité est un outil du pouvoir, et que le crédit, qu'il soit à la consommation ou à la production, sert de levier pour alimenter cette précarité.

Cela avait fait quelques vagues... Comme d'autres passages sur le petit écran. Mais ce jour-là, quand il aurait fallu que je trie mes brebis, à l'entrée de la bergerie, j'ai fait demi-tour. Les Compagnons qui m'avaient rejoint m'ont vu traverser la maison. Je ne retenais plus mes larmes. Je suis allé m'asseoir sous un petit chêne, né l'année de mon arrivée. Un Compagnon m'a rejoint. C'est Suzanne, qui lui avait dit : «, je sais bien que pour le Petit Prince, la perte de ses brebis sera un déchirement. Parce qu'il a trop d'amour. Et quand elles partiront, il va craquer. Et il faut être avec lui. Pour ça...».

XVIII

Alors. Alors, c'est de ce jour-là que j'ai commencé à accueillir chez moi, ceux qui n'avaient pas où aller. Il y a eu... Beaucoup de rêves et de fêtes. D'espoirs et de promesses. De rencontres merveilleuses. Il y a eu aussi, des taulards, des brigands, des drogués. Et des potes. Et des frangines. Il y a eu Xavier, que j'avais sorti de prison. Et Joël, qui avait plaqué son boulot pour venir nous aider. Ils sont restés un mois, puis sont allés voir plus loin. Ils sont morts. L'un écrasé par un train. L'autre écrasé par une voiture qu'il bricolait. Mais je sais qu'ils sont morts heureux, après trop plein de galères. Et puis toi, qui es venue alors que tu n'avais plus rien. Deux semaines plus tard, tu rencontrais l'amour, et son chien berger allemand. Gaïa. Tu es repartie.

Mais, avant de partir, tu m'avais demandé :

– Pierrot, qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

– Tu sais bien, toi, pourquoi je travaille. Ce qui me motive, et me conduit tous les jours. Alors, moi je te dis : si tu suis ton amour, tu travailleras toujours pour moi !

Elle me remerciait, les yeux pleins de larmes

Plus tard, je les accompagnerai encore. Comme d'autres de ces « Fermes du Cœur », qui fleurissent partout comme pissenlits aux premiers rayons du printemps.

Oh ! Je dégainais bien encore Moebius, mon épée, de temps à autre. Pour sauver la peau à un pauvre gars massacré à coups de pied. Ou pour une quelconque injustice. Je l'appelle Moebius, à cause de sa garde : un ruban tourné en huit, comme le volume de Moebius, qui ne connaît ni intérieur ni extérieur, ni début ni fin. Symbole de l'infini, il est aussi celui de l'alliance faite à Noé, en signe d'amour. Je piquais encore quelques colères, contre ces fous qui se cachent derrière des vaches.

Sur la route, j'avais accompagné les paysans indiens du Chiapas, rencontrés à Barcelone. Plus tard, j'accompagnais les paysans venus de l'Inde. Ou la Marche des Sans Papiers. Mais, un mois de mai, j'avais trouvé du travail, là où vit le chien, Gaïa. A cent kilomètres de chez moi. Je déménageais, pour gagner de l'argent. Et, malheureusement, des personnes pas très bien intentionnées en ont profité pour semer le chaos chez moi. Cultiver la haine et la colère, toujours mauvaises conseillères.

XIX

Je travaillais, donc. Dans une ferme biologique. Tout le jour, la chienne me suivait. Courant derrière le tracteur pendant des kilomètres. M'accompagnant dans tous mes travaux. Les week-ends, quand je n'avais pas mes enfants, j'allais rejoindre ma petite sœur par enthousiasme, en Creuse, pour travailler avec elle. Trois heures de route.

J'avais d'abord été hébergé chez mes amis. Puis j'ai commencé à restaurer une petite maison, fort jolie. Et faire un jardin, là où il n'y avait eu que dépotoirs pendant deux générations. Tout se passait fort bien : le mariage de mes amis, à la Bergerie. La préparation de stages. Et tout. Jusqu'à ce que le ciel me tombe sur la tête, en me laissant le crâne ouvert. Réduit à ne plus pouvoir faire autre chose, c'est là que j'ai repris la plume. Puis, au retour des frimas, j'ai cherché un peu de confort.

Enfin, je dis cherché : je n'ai pas eu à chercher ! J'ai souhaité. L'univers a fait le reste. J'ai trouvé une petite maison, chaude et agréable, où je pouvais enfin dire que j'étais « Chez moi ! ». A quarante balais passés, ce n'est pas dommage. Je pouvais accueillir mes enfants sans inquiétude. Et j'ai cherché, encore !

Cela faisait tant d'années, maintenant, que je tournais en rond. Pour tenter de réaliser ce qui me tenait à cœur.

Alors.

Alors ? Que s'est-il passé ? Une rencontre, qui m'a accroché le soleil dans le cœur ? Et ce soleil, tellement il brillait, dessinait dans la grisaille de mes voisins, des arcs-en-ciel irisés de magenta et d'indigo. Un soleil qui me faisait voir la vie en lumières. Je voyais, de-ci, de-là, mon rêve devenir réalité. Je voyais, la vie est belle ! Aux jours où mes contemporains ne voyaient plus que paniques et désespoirs, enfin, je Te voyais, Toi ! Je réalisais tout à coup l'évidence. Je sais, maintenant, ce qu'il me faut montrer.

Mais, la Terre est une femme pudique, qui se couvre si on la dénude.

XX

Avez-vous déjà ouvert les yeux ? Avez-vous regardé ? Avez-vous regardé, une fleur de pissenlit ? Comme elle montre l'Être Radieux ? Et, lorsqu'elle porte ses fruits, comment elle distribue ses aigrettes au vent ? Avez-vous regardé. Une rose ? Qui se doit de s'épanouir, pour découvrir l'Astre en son cœur ?

Avez-vous regardé, comment une petite fleur, parfois a besoin d'une montagne de souffrance pour éclore ? Qu'un simple papillon fane, pour reproduire ?

Gé ! Moebius ! Je vous laisse et vous salue : je n'ai plus besoin de vous !

Je l'ai découvert : Gaïa est amoureuse !

J'arrive ! J'accours ! Je ris et je vole !

Je suis un petit Pierrot, moineau, je m'envole. En amours !

Oh, elle n'est pas amoureuse d'un simple berger, non !

Elle est amoureuse. De l'Humain !

De tous les êtres qui veulent bien lui prêter un peu d'attention.

Caterpillar signifie «chenille», outre-manche. Dommage que de ces chenilles de bulldozers ne puissent éclore des papillons, qui, comme les vers d'un poème, s'envoleraient en bouquets de fleurs.

Je vous en conjure : regardez-la ! Elle fait tant d'efforts, pour ne pas éternuer à vos toxines. Pour ne pas gratter vos entailles. Pour ne pas pleurer sous vos supplices.

Venez !

Au lieu de courir après le temps perdu, apprenez à mettre un pied devant l'autre, dans les pas du bonheur ! Prenez cette main, qui vous est tendue. Il y a tant à faire, pour panser ses plaies. Pour bâtir un monde nouveau. Une aube d'humanité. Point n'est besoin d'aller chercher loin au-delà de l'horizon !

Vous l'avez dans le cœur.

XXI

J'ai connu les cercles vicieux de l'exclusion. Jusqu'à comprendre que l'on ne peut rien espérer tant que l'on se pose en victime. On ne peut rien attendre d'autres que soi-même : l'avenir est à soi comme les papillons sont aux vers.

Alors. Alors seulement, j'ai connu une autre spirale, où la gratitude envole le bonheur. Une magie où ce que l'on appelle « miracles », sont dérisoires, comme un arbre rabougri peut cacher une forêt immense et merveilleuse. Vierge.

Une grosse machine avait été montée, pour le dieu argent, qui réfléchit notre image et se prend d'importance à mimer nos grimaces. Une grosse machine à détruire que personne n'aurait pu arrêter si on l'avait laissé faire, parce qu'elle s'attaque à la vie de façon irrémédiable. Mais la grosse machine se démonte, et perd ses bouts longs, si nous l'ignorons.

Une multitude se lève, de l'Inde au Chiapas. Pas tellement pour se battre. Non. Mais pour dire : « Si nous mourons aujourd'hui, ce sont vos enfants qui mourront demain » (Swammy). Pour dire : « Nous sommes un tison, jeté hors du feu. Laissez-nous un peu de braise, et vous verrez briller notre bonheur ! » (Marcos). Pour bâtir un monde où la richesse s'épanouit de nos différences, non de la compétition ! Par la création, faire l'amour à la Terre !

Vingt et un. Ce fut longtemps l'âge de la majorité. Vingt et unième siècle. Un livre de pages laissées immaculées, où tant de bonheurs se lèvent. Ce n'est pas la fin. C'est le commencement !

XXII

Vingt Dieux ! Et si je crois, moi à une agriculture où les paysans peuvent vivre heureux, et vivre confortablement, avec seulement cinq vaches ? On me traitera de ravagé par les mites à beurre !

Et pourtant, cela existe déjà, ces fermes où les clients connaissent le jardin d'où viennent leurs salades et autres légumes. Ces étables où les enfants peuvent venir caresser la vache dont ils détiennent une part.

Les fermes du cœur, ce n'est jamais finalement que la conception d'une économie différente, où la mise sur le marché de marchandises produites avec tout ce que l'on peut d'amour n'a pas besoin de publicité, parce que ces produits parlent à l'âme, et apportent quelque chose de différent, que les grandes infrastructures économiques ne pourront jamais apporter.

C'est pour cela que ces géantes aberrations vont petit à petit disparaître : parce que l'humain a profondément besoin d'autre chose que du meilleur marché. Il a, viscéralement, besoin du meilleur de chacun !

Et en donnant chacun le meilleur de soi, ne connaît-on pas enfin ce formidable sentiment d'utilité, qui fait, dans nos sociétés modernes, souvent si cruellement défaut ?

Sûr ! Les médias montreront encore longtemps un travail qui ne profite qu'à l'argent, et non à notre bonheur.

Pour se réunir et fêter la vie.

Pour créer et partager des expériences.

Pour s'épanouir dans le travail pour un projet commun.

Cela, bien sûr, nous ne le verrons pas à la télévision ! Mais quelle joie ! Quel bonheur de travailler de ses mains dans un monde où chacun a sa place !

C'est cela, les Fermes du Cœur : ce n'est pas un nom de lieu. Juste un rêve à vivre ! Un rêve pour vivre que, si nous nous penchons un peu sur notre terre, elle nous devient Mère.

Mais cela ne dépend de personne d'autre que de chacun de nous !

XXIII

Ah ! Oui. Il y a. Autre chose.

Pourquoi ai-je tant de mal à dire ça ? Est-il si difficile de dire les choses les plus simples ?

Ou est-ce parce que je crains de n'être pas compris ? Est-ce que j'y peux quelque chose, moi, si ce qui m'est arrivé dépasse les bornes admissibles ? C'est vrai, quoi : un berger qui part chasser le Dragon, qui rencontre un cheval qui parle et reçoit une épée, limite si elle n'est pas enchantée ! Vous voyez bien : cela ne tient pas debout !

Alors ? Ce qui m'est arrivé ce jour-là ?

C'était le 11 août 1999. Ce fameux jour où le miroir de Vénus éclipsa l'astre du jour. Ce jour-là, cela faisait un an que j'accueillais chez moi des gens qui désiraient participer à la construction des Fermes du Cœur. Des drogués, un peu brigands, un rien taulards. D'autres aussi qui avaient plaqué leurs boulots, laissé leurs logements. Pour venir s'entasser là.

Au matin, j'étais parti faire le marché. C'est-à-dire que je récupérais les invendus, pour manger. Du poisson presque frais. Des fruits et des légumes un peu tachés.

Je revins à la maison, laissai mes provisions, jetais un œil au travers d'un masque de soudeur à ce soleil que les compagnons regardaient, depuis la terrasse devant la porte.

J'étais épuisé. J'en avais marre. Ras le bol de ne pouvoir dire ce qu'il m'avait été demandé de dire !

Sur le coup de midi, j'ai salué mon monde et suis rentré me coucher.

Façon de parler : c'est la façon que j'ai de prier. Je m'allonge sur mon lit et m'abandonne.

Comment me faire bien comprendre ? D'abord, ma première colère passée, je désirais montrer l'amour et m'imaginai toutes sortes de moyens saugrenus. Mais l'amour nous entoure au quotidien ! Que montrer de plus à ceux qui ne voient pas ? Alors, j'ai voulu grandir. Naître meilleur. Renaître de mon corps pour un être meilleur. Et j'ai souffert les douleurs de l'enfantement. La déchirure de mon corps. Au bout d'un moment, ne pouvant plus respirer, n'en pouvant plus, j'ai hurlé. J'ai appelé à l'aide.

C'était dans ma chambre. Dans mon lit. A ma gauche, Marie me tenait la main et m'épongeait le front. Debout, au pied de mon lit, sur la droite, se tenait le Père. A sa droite, l'amour était là, lui aussi. Puis, derrière eux est passé le menteur. J'ai redressé la tête et l'ai chassé : «Dégage ! Tu n'as rien à faire ici !».

C'est à ce moment-là. Tout s'est passé très vite. Les cieux se sont ouverts. Je la voyais, là-haut. Je l'ai appelée, et l'ai accrochée dans le sein de ma vie. En prenant bien garde qu'elle y soit bien, et qu'elle ne risque pas d'avorter.

C'est fini et je suis revenu à moi.

Pantelant encore de l'effort, je me suis levé. Je me dirigeai vers mon téléphone, j'avais besoin de parler. C'est là que j'ai compris que tout ceci était bien trop inimaginable pour sortir de ma propre imagination. Alors j'y ai cru.

J'ai appelé un ami avec qui j'avais rendez-vous ce soir-là. Pour distribuer des invitations à un spectacle de danses pour la complémentarité dans la diversité, «Danses pour la paix», qui se produirait à Limoges un peu plus tard. Je me suis rendu là-bas.

C'est dans ma voiture, le long de ces soixante kilomètres que j'avais à parcourir, que j'ai commencé à prendre peu à peu conscience de ce qui venait de se passer. Je me souvenais de ce que j'avais pu lire dans la Bible. De ce qui parlait du deuxième passage du Christ : «La Gloire du Père». Je repensais à ce qu'avait dit Nostradamus. De Paolo Coelho, dans *Le pèlerin de Compostelle*, je me souvenais de cette petite phrase insignifiante. Ce n'est que lors de ma deuxième lecture de ce livre que j'en avais pris conscience. Il était dit là que l'agneau de Dieu viendrait dans quelques années. Et puis des prédictions un peu délirantes de Paco Rabanne, qui annonçait la chute de la station Mir sur Paris ! Il n'était pas tombé bien loin, monsieur Rabanne, et il ne sait même pas.

Je revivais une rencontre, trois ans plus tôt.

Cela se passait dans ce que j'appelle « Demeure du Père », une maison de lumière qui ressemble un peu au soleil quand il se couche sur la mer. Au Septième Ciel. Qu'est-ce que je faisais là ?

C'est alors que je l'ai aperçue. J'ai su que j'avais vu ma fille, que j'aurai plus tard.

Et comment j'aurais pu deviner, moi, qui elle est ?

Je sais pourquoi je ne peux pas dire ces choses. C'est parce que, sitôt que je les évoque je ne peux faire autrement que de pleurer à larmes de crocodiles.

Donc, au volant de cette voiture, je pleurais. Je n'en pouvais plus de pleurer, espérant arriver à bon port et ne pas provoquer un accident. Je prenais conscience de ce que tout dans ma vie m'avait conduit là. Et je pleurais de plus belle : « Eh ! Mec ! Elle est là ! Elle est là ! ».

Je l'ai appelée Pascale en souvenir de la résurrection. Elle est née adulte. Descendue des Cieux portée par les nues sous les yeux de la multitude. Elle est La Gloire du Père. De la même façon que le Fils de L'Homme, la Parole faite Chair personnifie L'Amour, de la même façon, Pascale, La Gloire du Père personnifie La Paix. Elle règnera pendant mille ans.

Bien sûr. Lorsque, perdu au fond des bois pour préparer la construction d'une maison en rondins issus des arbres abattus par la tempête, j'ai appris les événements du 11 septembre, j'ai interrogé :

– Mais enfin ! Qu'est-ce que tu fous ? Pourquoi n'étais-je pas au courant ? Il était possible d'éviter ces catastrophes ! D'autres, pires encore, nous ont déjà été épargnées !

– N'oublies-tu pas quelque chose ?

– Ah ? Oui, peut-être. Il n'arrive jamais qu'un problème vienne sans apporter un cadeau dans ses mains. C'est quoi, le cadeau ?

J'y regardai de plus près. Oui, effectivement : il y avait un cadeau sous les cendres. Un gros !

Et puis je me suis souvenu que, ce n'est pas parce que l'amour est né, il y a deux mille ans qu'il n'y a plus eu de haine. Comme ça, du jour au lendemain. Il lui a fallu du temps, pour grandir. Dans le cœur des gens.

Et je savais déjà que ce ne sont pas les puissants, réunis en sommets, qui verront la paix. Ce sont des gens issus de toutes les cultures, venus de tous les horizons, qui se réuniront pour faire la fête. Et ce ne sont pas les parents qui verront la paix. Mais leurs enfants, dans leurs jeux. Eux, la verront.

Sans doute les gens raisonnables ne voudront-ils croire un mot de ces propos débilés.

Je voudrais simplement dire ceci : si un jour ces gens raisonnables se mettent à pleurer des larmes de bonheur, sans raison apparente, alors ils sauront qu'elle n'est pas bien loin.

Et puis.

Rien ne sert de haïr la violence ou la guerre. Aimez la paix. Elle est tellement belle !

Aimer la paix. Cela peut paraître insignifiant. C'est pourtant là toute l'importance de la vie.

De l'amour.

De l'unis vers.

Elle.